



ALSACE
Collectivité
européenne

KÜLTÜRELLI

SAISON

CULTURELLE

2022/2023

Concours littéraire d'Alsace 2023

1^{re} édition

**Recueil des
textes lauréats**
Forme courte adultes





Concours littéraire d'Alsace : une première édition couronnée de succès !

En février 2023, la Collectivité européenne d'Alsace lançait un dispositif tout à fait inédit : le premier concours littéraire d'Alsace, destiné à stimuler la création littéraire et le développement des imaginaires en Alsace, chez les jeunes et les adultes.

Pour cette première édition du concours, ce sont quelques 105 textes, dont 37 pour la catégorie adultes, qui ont été soumis à l'examen du jury. Ce succès conforte l'engouement autour de l'écriture créative en Alsace, et est le signe que la culture de l'écrit, au pays de Gutenberg et des humanistes rhénans, est toujours aussi ardemment partagée.



De février à mai 2023, de nombreux candidats issus de toute l'Alsace se sont ainsi prêtés au jeu de l'écriture, à partir d'une photographie de la Salle des Pendus du Carreau Rodolphe, ancienne mine de potasse située à Pulversheim. Le choix de mettre en avant un site emblématique du patrimoine alsacien reflète le souhait de la Collectivité européenne d'Alsace de faire dialoguer patrimoine matériel et immatériel, en convoquant l'écriture créative comme outil pour raconter l'Alsace d'hier, d'aujourd'hui et de demain. La qualité des productions déposées à candidature, soulignée par l'ensemble des membres du jury, témoigne de cet attachement collectif aux mots et à leur pouvoir d'évocation. En voici la démonstration avec ce recueil qui reproduit les 6 textes primés.

Au travers de cette édition et de celles à venir, la Collectivité européenne d'Alsace ancre son action dans le développement et la diffusion toujours plus étendue de cette envie d'écrire, socle indispensable à la constitution d'un imaginaire collectif, de l'ouverture aux autres et du vivre-ensemble.

À vos stylos, vos plumes ou vos tablettes, qu'importe l'outil, pourvu que vous écriviez : vous aussi, rejoignez l'aventure lors de la 2^e édition du concours ! Au plaisir de vous lire prochainement. Et en attendant, bonne lecture des textes de l'édition 2023 !

Raphaël Schellenberger,
Député du Haut-Rhin
Conseiller d'Alsace
Président des jurys de la 1^{re} édition
du concours littéraire d'Alsace



Mot du Carreau Rodolphe

Conserver et transmettre la mémoire industrielle de notre région est un défi essentiel pour notre avenir. L'écriture est un des moyens de transmission de cette histoire aux générations futures.

La Collectivité européenne d'Alsace a créé le concours littéraire d'Alsace dans le but d'encourager l'écriture à tout âge. Les participants au format court étaient invités à s'inspirer d'une photographie de la "salle des pendus" valorisant ainsi le patrimoine minier alsacien.

Notre association remercie très chaleureusement la Collectivité européenne d'Alsace pour cette initiative et adresse toutes ses félicitations aux lauréats et à tous les participants pour leur créativité et la qualité de leurs écrits.

Ils ont rendu un bel hommage aux valeurs de solidarité et de courage de ces milliers de mineurs venus de nos villages d'Alsace ou immigrés de Pologne, d'Italie et d'ailleurs pour apporter leur contribution à la prospérité de l'économie et à la renommée de notre région dans le monde entier.

Jean Misiano

Président de l'Association Groupe Rodolphe

René Giovanetti

Vice-président de l'Association Groupe Rodolphe (membre du jury)

Nous remercions les membres du jury de la forme courte adultes 2023 :

Gérard Cardonne

Président de la SEALB (Société des écrivains d'Alsace, de Lorraine et du Territoire de Belfort)

Marie-Paule Fuchs

Pilote emploi et activité de proximité de la Délégation Territoriale Nord Alsace, Collectivité européenne d'Alsace

René Giovanetti

Vice-Président de l'Association Groupe Rodolphe

Nadine Leimacher

Responsable de la médiathèque municipale de Seltz

Delphine Mann

Secrétaire générale, Présidente du Conseil de développement d'Alsace

Sylvie de Mathuisieux

Autrice

Alexia Moretti

Cheffe de projet valorisation et conservation musées et collections, Collectivité européenne d'Alsace

Karine Meyer-Winkelmuller

"Séance à potasser" 9

Claire Schillinger

"Explosion(s)" 17

Stéphane Antol

"La salle des pendus" 25

Marianne Vollet-Gless

"Le bal des pendus" 33

Élisabeth Kremer

"Souvenir" 41

Élisa Girardeau-Choquel

"Une autre vie" 49



Lectrice depuis qu'elle est en âge de lire, enseignante en lettres-histoire après un double cursus juridique et littéraire et une année expatriée en Écosse pour renforcer son bilinguisme, elle écrit désormais depuis l'Alsace où elle puise son inspiration pour ses thrillers historiques, ses romans de fantasy ou ses nouvelles.

Passionnée d'histoire et de culture, engagée dans de multiples causes, elle adore inventer des histoires tout en y intégrant subtilement ses thèmes de prédilection.

Son premier roman « Un Dernier Sortilège », un thriller historique dont l'intrigue se situe en Alsace durant les procès de sorcellerie (XVII^e siècle), a paru aux Éditions La Grande Vague en mai 2022.

Les deux premiers tomes de sa saga de Fantasy, qui s'inscrivent autant dans ses lectures anglo-saxonnes que françaises, ont paru respectivement en novembre 2022 puis avril 2023 aux mêmes éditions.

Séance à potasser

Séance à potasser

J'éteins la lumière.

- Oh!
- C'est quoi?
- On dirait des pendus!
- C'est dégueulasse madame!

Debout près de la porte, j'esquisse un sourire. J'apprécie cet instant où tous les regards sont dirigés vers le tableau, plus précisément sur la photographie que je projette. Même Thibaut, qui d'ordinaire prend mon cours pour un bistrot, semble absorbé. Tous présentent une mine parfaitement ahurie.

- C'est une boucherie? On voit pas bien.
- On dirait ma penderie.
- On dirait surtout Vincent devant.

Certains éclatent de rire. Je n'apprécie pas la plaisanterie, encore moins en présence de mon invité du jour. Inquiète à l'idée de perdre le contrôle de la situation, je balance :

— Je vous rappelle qu'un intervenant a pris la peine de venir devant vous aujourd'hui. Encore une ânerie et l'élève concerné ira potasser dans le bureau de Monsieur Muller.

À l'évocation du conseiller principal d'éducation, le silence s'installe. Après un soupir, je relance la classe :

— Sur ce, quelqu'un peut-il me décrire ce qu'il voit précisément sur cette photographie? C'est du niveau cinquième.

Plusieurs doigts se lèvent. « *Bien, ils n'ont pas oublié les règles.* » Je fais signe à Anthony de s'exprimer. Le garçon hésite puis tente :

- C'est pas des vêtements qui sont accrochés au plafond?
- Je souris. « *Enfin.* »
- Tout à fait! Quoi encore?

— On voit des hommes. On dirait que celui du milieu est à poil. Ils ont accroché leurs vêtements au plafond? C'est bizarre, Madame.

Mon sourire s'élargit. La perplexité d'Anthony et des autres élèves me procure un plaisir rare; intéresser l'ensemble des élèves de la Première électrotechnique relève du miracle. Ma menace et la présence de mon invité pèsent certainement dans le résultat.

Je rallume puis tends la main vers l'homme qui attend debout de l'autre côté du tableau.

— Monsieur Schmitt est venu spécialement pour vous aujourd'hui, je vais le laisser se présenter et vous expliquer ce que vous voyez.

L'intervenant, s'il est déstabilisé par la soixantaine de paires d'yeux qui se tournent vers lui, ne laisse rien paraître. Une lampe fixée sur son front, il élève sa voix enjouée :

— Au lycée ou pendant vos stages, vous arrive-t-il d'enlever vos vêtements?

Si cette phrase était sortie de ma bouche, j'aurais perdu la classe. Mais face à l'intervenant, seuls quelques sourires narquois s'affichent. Après un moment de flottement, une dizaine de mains se lèvent. Mon invité choisit Audrey. La jeune fille jette d'abord un regard noir derrière son épaule - les sourires narquois s'effacent - puis elle reporte son attention sur l'intervenant.

— Dans les vestiaires, avant le sport ou les travaux pratiques.

— Les vestiaires! Vous savez donc maintenant ce que vous observez.

Les yeux s'arrondissent comme des soucoupes. Monsieur Schmitt poursuit :

— On l'appelait « salle des pendus », celle-là c'est celle du gisement potassique de Pulversheim qui a fermé dans les années soixante-dix. C'est dans ces salles qu'on se préparait pour descendre dans la mine. J'y suis descendu pendant plus de vingt ans, jusqu'au milieu des

années quatre-vingt-dix, date à partir de laquelle les dernières mines ont dû fermer.

Les élèves sont suspendus aux lèvres de l'ancien mineur. Moi, je suis ravie, je découvre une classe que je ne connaissais pas. Ils se comportent comme dans mes rêves.

— Et là-dessous, croyez-moi, il pouvait faire si chaud qu'on se croyait aux portes de l'enfer. On finissait en caleçon, avec nos lampes sur le front qui ne servaient pas qu'à éclairer.

Mon invité allume sa lampe et passe plusieurs fois la main devant la lumière.

— Quand on voyait un groupe au loin, on communiquait comme ça. Selon le nombre de flashes, on leur disait s'il y avait un danger ou non et s'ils pouvaient approcher.

Deux mains se lèvent subitement. Je laisse l'intervenant gérer la situation. Il se tourne vers Hugo et l'invite à prendre la parole.

— Il y avait des dangers dans les mines il y a trente ans ?

— Bien sûr ! Le coup de grisou, ce n'est pas seulement dans Germinal.

Je doute que les adolescents aient la référence, mais ils n'osent rien dire. Monsieur Schmitt poursuit :

— C'est un danger qu'il nous a fallu prendre en compte constamment. Et ce n'était pas le seul. Au début de ma carrière, à Berrwiller, cinq mineurs sont tombés au fond du puits à cause d'un faux plancher. D'ailleurs, à Wittenheim il y a un mémorial qui liste le nom des huit cents mineurs morts dans les mines de potasse en Alsace.

La remarque intéresse les élèves, je pousse un soupir intérieur. Mes jeunes sont toujours captivés quand il s'agit de sujets morbides. Ils réclament des cours sur les guerres mondiales, le génocide juif, le calvaire des poilus et leur niveau d'attention est proportionnel à l'effet sordide de mes choix pédagogiques.

Heureusement, pour une fois, ils se tiennent à carreau, même lorsque l'ancien mineur fait circuler des photographies des bâtiments, des chevalements, du fond des mines ou une autre photographie des vestiaires. L'homme commente tandis que les adolescents se penchent sur les clichés avec une vive attention.

Souvent, l'un ou l'autre lève la main pour poser une question. Ils

sont visiblement surpris par la dureté du métier de mineur, un métier qui existait encore vingt-cinq ans plus tôt à deux pas de chez eux.

Monsieur Schmitt récupère alors les documents puis leur distribue de nouvelles photographies. Ces dernières représentent son village, Wittenheim, où il vit toujours en compagnie de sa femme. Passé et présent s'enchevêtrent. Moi aussi, je me trouve absorbée par les paroles du retraité. Sa vie dans une maison des mines tout à fait charmante ; son quartier vivant où les hommes se retrouvaient pour une pétanque, tandis que les femmes discutaient dans les jardins et que les enfants courraient dans les rues en toute liberté. Je peux presque sentir l'odeur du printemps, entendre les éclats de rire, voir la joie sur le visage des habitants.

Je sors un instant de mes pensées pour fixer les élèves. Depuis combien de temps écoutent-ils ? Même au fond de la classe, les habitués dissipés restent attentifs, la tête posée sur leurs mains réunies, les yeux levés vers mon invité.

Je le sais déjà, cette journée restera gravée dans ma mémoire.

L'intervenant s'arrête soudain, semble hésiter, jette un coup d'œil sur la montre fixée au mur, puis ouvre sa large sacoche. Il en extrait plusieurs potasses, hésite encore, me regarde.

— Je peux leur distribuer ? J'ai oublié de t'en... de vous en parler.

Je panique une microseconde en songeant que les élèves seraient capables de se jeter les minerais au visage une fois dans la cour de récréation, avant de me raisonner. Ce serait trop dommage de refuser.

— Allez-y.

Tout sourire, mon invité distribue les potasses. Chaque élève peut ainsi admirer le minerai concerné de plus près. J'en vois certains tourner le leur dans tous les sens, toucher du bout du doigt les différentes couches roses ou blanches.

— La potasse est un minerai salin. La partie blanche que vous voyez, c'est juste du sel. Ce qui nous intéresse, c'est la couche rose, la sylvinite. Elle est utilisée comme engrais dans l'industrie agricole. On allait la chercher à plusieurs centaines de mètres de profondeur, parfois mille mètres.

L'enthousiasme du retraité ne se dissipe pas. Mieux encore, elle continue de produire son effet sur la classe. Qui aurait cru qu'ils étaient capables d'écouter sagement une leçon de géologie relative à un pan de notre patrimoine industriel alsacien ?

J'avais choisi cette classe pour l'intervention en raison de l'agenda de Monsieur Schmitt. J'aurais préféré le faire intervenir dans mes classes préférées, mais par manque de chance, sa disponibilité coïncidait avec celle des Premières. J'avais craint le pire. Je m'étais préparée à virer les élèves à tour de rôle s'ils avaient manqué de respect envers l'intervenant. Jamais je ne me serais attendue à une attention si soutenue.

— Je crois que je vous ai tout dit. Est-ce que quelqu'un a une question ?

Je balaye la classe du regard. Certains hochent négativement la tête, d'autres se mordillent les lèvres. Je prends les devants :

— Je pense qu'on peut remercier Monsieur Schmitt pour sa présentation ludique qui vous a visiblement captivés... euh, oui, Maude ?

La jeune fille qui vient de lever le doigt garde le silence durant plusieurs secondes. Je m'apprête à réagir quand elle lance :

— On pourra visiter les mines, Madame ?

Surprise par la question, je reste à mon tour mutique. Dans ma tête, des pensées opposées se bousculent. « *Pense à l'organisation ! Impossible !* » « *Mais quelle idée formidable !* » « *C'est trop tard, on me rappellera que je dois anticiper mes sorties dix ans à l'avance.* » Finalement, l'espoir répond pour moi :

— Je vais essayer de vous organiser ça en fin d'année, mais vous devrez le mériter.

Mon commentaire provoque des grimaces. Je note que mon invité est étonné. Pour ne pas perdre ma contenance, je me répète :

— Je vous remercie encore, Monsieur Schmitt.

En écho, plusieurs remerciements fusent dans la salle. L'intervenant rougit légèrement.

— C'est moi qui vous remercie pour votre attention. Ça m'a fait plaisir.

La sonnerie retentit. Sur un ordre de ma part, les élèves rangent leurs affaires en silence et sortent les uns après les autres. Je doute de les revoir aussi polis dans le futur.

Un dernier élève s'avance vers moi et mon invité du jour. Il s'agit de Vincent, le bouc émissaire de la classe. Cramoisi, le garçon semble confus. D'un geste, je l'encourage à s'exprimer.

— Merci Monsieur. Mon grand-père était mineur à Berrwiller et il connaissait les mineurs qui sont tombés. Je suis content de vous avoir rencontré.

Le retraité rayonne.

— Moi de même.

Vincent quitte la salle à toute vitesse. L'intervenant n'a pas remarqué sa gêne. Il range sa lampe frontale, récupère ses affaires, et je l'invite à me suivre en salle des professeurs pour partager un café durant ma pause.

Dans le couloir, l'ancien mineur me fait une confession.

— Ils sont gentils, même si je pense qu'ils sont différents avec vous. Mais je dois vous avouer, j'essayais de faire abstraction de leur regard pour ne pas perdre mes moyens. Je ne sais pas comment vous arrivez à rester calme toute la journée devant tous ces yeux.

Un éclat de rire m'échappe.

— Et moi, je ne sais pas comment vous avez pu descendre à plus de six cents mètres de profondeur pendant plus de vingt ans, à travailler sous des températures cauchemardesques, et à prier pour qu'il ne vous arrive rien.

L'homme hausse les épaules.

— *Ke scheena Rosa ohna Dorna.*¹

Je n'ose pas lui dire que je ne comprends pas l'alsacien.

¹ Pas de rose sans épines.



Je crois que tous les gens qui écrivent ont d'abord été de fervents lecteurs, entraînés par la force des mots. Du plus loin que je me souvienne, les livres m'ont toujours accompagnée, m'emportant dans toutes sortes d'histoires, avant que l'idée d'en inventer moi aussi me traverse l'esprit. Je suis d'abord passée de l'autre côté du miroir en catimini, en écrivant plutôt

pour moi et mes tiroirs. Et puis le temps passant, la vie aidant, j'ai franchi un jour la porte d'un atelier d'écriture, où j'ai pris un peu plus confiance en ma plume. Jusqu'à ce concours littéraire comme un nouveau défi à relever, qui m'encourage aujourd'hui à continuer d'écrire et d'imaginer de nouveaux récits à partager.

Explosion(s)

Explosion(s)

J'arrivais dans la salle des pendus où régnait un calme abyssal, le mutisme des profondeurs. Le silence après la défaite. Le silence sur nos mines défaites. Elles étaient doublement défaites, nos mines. Il y avait la mine de potasse, aux parois fragilisées par la dynamite, et puis il y avait nos mines à nous, nos gueules, noires de la poussière du deuil.

Émile était mort. Je ne savais rien de plus. Personne ne savait pour l'instant ce qu'il s'était réellement passé. Quel drame s'était-il joué, au fond ? Une fissure, une galerie effondrée, un coup de grisou ? Quelle importance, après tout.

Les premiers bruits de couloir laissaient présager un coup de grisou. Si difficile à éviter. Le gaz s'accumulait insidieusement, en traître qu'il était. Le grisou. Il fallait s'en méfier, de ce mot. C'était une imposture. Un mot trompeur, qui rimait avec doudou, avec bisou. Une expression contrefaite qui évoquait un personnage de conte pour enfants, ou le nom d'un chaton qu'on recueillait, mais pas cette calamité, cette poche de gaz qui explosait et vous envoyait ad patres à mille pieds sous terre. Non, décidément, ce nom ne convenait pas du tout.

On avait pourtant l'habitude. Chaque jour, des heures durant, on restait au fond du trou. Quiconque y travaillait devait se faire à l'idée d'y rester. Mais il n'en était rien. À peine remonté, chacun s'empressait d'enlever ses habits pour les suspendre à une corde qu'on hissait le plus haut possible vers le ciel.

Le ciel pour quitter l'enfer, pour reprendre de l'air après ces heures souterraines où l'on étouffait, ou pour croire encore au paradis.

Mais plus je le regardais et plus il était vide, ce ciel. Il n'y avait plus personne dans ces uniformes, qui flottaient tels des fantômes. Ces tissus dont on faisait l'étoffe des héros. La salle des pendus portait si bien son nom.

Je les regardais tous, assis sur les bancs des vestiaires, avec leurs corps secoués de tremblements dus à la peur, au chagrin, ou pour certains à l'alcool. C'est là qu'on se réunissait après un accident, quand l'un d'entre nous manquait à l'appel et avait rejoint les pendus à sa manière.

Moi je ne tremblais pas, je bouillonnais intérieurement. Je serrais mes poings dans mes poches, et serrais les dents en essayant de ravalier mes larmes. J'éprouvais le besoin de sortir pour me mettre à l'écart. Je restai sur le carreau, le carreau Rodolphe, en regardant le ciel encore une fois, en bon catholique, implorant Dieu de nous épargner et de faire une place de choix à Émile, le mécréant qui avait su aider son prochain comme personne.

Aide-toi et le ciel t'aidera. Il n'avait visiblement pas été entendu. On est sans doute trop éloigné des cieux à cinq cents mètres de profondeur.

Je rejoignais les autres, toujours assis à la même place. Ils avaient la tête dans les mains, et leurs pensées s'y bouscuaient, songeant à la veuve, à laquelle on rendrait visite de temps en temps pour voir si elle aurait besoin de quelque chose, à ses gosses qui ne pourront plus jamais entendre le hurlement d'une sirène sans se boucher les oreilles.

On regardait la musette avec le pain et le *Wurscht* qu'Émile avait oubliés sur le banc ce matin, comme un pressentiment, la prémonition qu'il n'en aurait plus besoin.

On parlait des coups du sort, de ce travail qui n'était malgré tout pas si mal payé, au fond.

Au fond. C'était bien ça le problème. Combien valaient réellement nos vies de mineurs de fond.

Puis j'avais pris mon vélo pour rentrer, en pédalant plus vite qu'à l'accoutumée dans le vent mauvais, pour sécher les larmes qui brûlaient ma peau déjà rongée par le sel de la potasse.

En pensant à ce qu'était le sel dans nos vies.

En pensant à ce qui faisait le sel de nos vies.

La nuit tombait déjà quand j'arrivais chez moi. Des images tournaient en boucle dans les gisements salés de mon cerveau : la poussière et l'odeur de la poudre, la sueur sur nos fronts par une température qui avoisinait les cinquante degrés, la roche qui se fissurait comme le sommeil des hommes de nuit que nous étions, habitués à vivre à contresens ; à contresens du temps en partant travailler quand pointait la lune au lieu du soleil, à contresens tout court pour nos vies verticales qui stoppaient net tout élan de marcher droit vers l'horizon.

Et puis Émile, toujours. Mon compagnon d'infortune, mon voisin, mon ami. Son rire qui résonnait au fond du puits. Son jardin où il aimait s'asseoir en fin de journée, en rentrant de la mine, après avoir arrosé son potager, tellement content d'être de retour sur la terre ferme, cette terre qu'il préférait cultiver plutôt que de l'exploiter en la creusant. Sa manière de s'emporter, quand il refaisait le monde, en remplissant mon verre de vin blanc, glissant un morceau de *Spack* dans la poche de mon veston avant de partir. Son sourire malicieux quand il me disait « à *demain mon Grisou* ». Il trouvait que mon prénom, Zdzislaw, était imprononçable, alors de ce nom de gaz si mal choisi, il en avait fait mon surnom. Les premiers jours, à la mine, j'étais toujours habillé en gris. Tout naturellement, un matin, il m'avait surnommé le Grisou, en ajoutant que si le Grisou arrivait toujours à l'heure pour travailler avec lui, il n'y aurait plus aucune crainte à avoir, puisqu'il était déjà là.

Il était fils de mineur. Sa femme Antoinette était fille de mineur. Et leur fils aîné allait grossir les rangs. La potasse jusque dans le sang. Les femmes de mineurs aussi, la mine par procuration elles vivaient, elles savaient. Elles savaient les codes des sirènes, qui selon la modulation, annonçaient un incident, un accident ou pire encore. Elles renaient leur souffle quand leurs maris partaient travailler, avant de s'affairer et de s'occuper de leur foyer. Comme des hommes, elles chassaient la poussière, à leur manière. Comme des hommes,

elles suaient à grosses gouttes, quand les maris rentraient ne serait-ce qu'un peu en retard, et suffoquaient quand ils ne rentraient pas.

Pour conjurer le sort, Antoinette allait à la messe chaque fin de semaine. Émile la regardait s'en aller, en haussant les épaules, et il partait s'occuper de ses poules et ses clapiers, en se disant qu'il préférait ça aux moutons et oies blanches. À chacun ses créatures du dimanche.

Ça faisait vingt ans que je le connaissais. C'était lui qui m'avait permis de me faire une place parmi les ouvriers, quand j'étais arrivé de Pologne. Sous les ordres rauques de gens qui ne parlaient pas ma langue, je poussais des wagonnets aux alentours du puits. Les premiers temps à la mine, tout le monde me regardait de travers, ou au mieux, m'ignorait. Lui, il m'avait simplement demandé comment je m'appelais, et puis il m'avait montré et expliqué le boulot, en me proposant de rester près de lui les premiers temps. Je l'avais suivi comme un toutou, et plus personne ne m'avait regardé en chien de faïence. Il disait qu'après une journée de travail, toutes les gueules se ressemblaient, sous le masque de la poussière et de la sueur, de la terre salée mélangée à l'eau salée de la transpiration. Après le feu et avant le retour à l'air libre. La terre, l'eau, le feu, l'air. Les quatre éléments réunis et tout ne faisait à nouveau plus qu'un. « Un pour tous. Tous pour un », se plaisait-il à répéter parfois, en me faisant un clin d'œil, avant de vite filer pour lire *Les trois mousquetaires* à ses mômes.

La solidarité proportionnelle à l'aridité du métier. La solidarité qu'on devait transcender pour apporter un nouveau souffle et améliorer nos conditions de travail transpirant le danger, étouffant tout garde-fou dans ce brasier d'insécurité qu'était la potasse. Avec quoi on fabriquerait de l'engrais qui viendrait engraisser les patrons. Mascarade que cette idée que nous tenions dans nos mains l'or rose. Qui nous filait entre les doigts.

Du rose au rouge il n'y avait qu'un pas. Je ne voyais pas d'autre couleur possible après l'enfer et la colère. J'avais perdu un camarade, il était temps pour moi d'en retrouver d'autres. Les communistes parlaient de grève depuis un moment déjà. Il fallait les rejoindre. Donner le change ou changer la donne, j'avais choisi. La révolte grondait depuis longtemps en moi, restait juste à l'extraire aussi des

entrailles des collègues. Il n'y aurait pas besoin de creuser longtemps pour ébranler des certitudes déjà vacillantes.

Je ne connaissais que trop bien tout ça, les tremblements de la terre, le chaos dans nos vies, les secousses dont on a besoin pour remonter à la surface.

Et faire face. Vibrer ensemble. Le bonheur de faire péter tout ça, l'explosion c'était ma vie, vous comprenez.

L'explosion.

Parfois, elle ne prévenait pas. Un effondrement, et on ne pouvait rien y faire.

5h45 hier. Un grand bruit comme un coup de feu. Une épaisse fumée noire. Des mineurs projetés contre la paroi, qui tombaient sur le sol, dans la galerie. Quatre ouvriers réussirent à remonter à la surface, le cinquième, gravement blessé y restera, mort intoxiqué.

Dehors, la sirène qui se mettait à hurler. Compter combien de fois elle avait sonné. Refuser le code tant redouté. Se dire qu'on aura mal compté. Et l'angoisse qui commençait. Apprendre au compte-goutte les raisons de l'explosion. Un coup de mur, comme on disait. Une poche de gaz comprimé entre les différentes couches géologiques qui avait explosé.

Derrière les grilles, un attroupement.

Derrière les grilles, la foule qui attend.

La liste des morts et des blessés.

Quatre blessés.

Eugène Knopf, Marcel Pfiffelmann, Józef Wisniewski, Lucien Muller.

Un mort.

Émile Hertz.

Mais le Grisou ne s'était pas *encore* enflammé.

Le lendemain matin, j'entrai à nouveau dans le vestiaire. Les pendus étaient toujours là, mais la loi du silence avait été brisée, on entendait les discussions des collègues qui se préparaient pour une descente. J'avais pris la parole, parlé des destins piétinés, écrasés comme le minerai qu'on broie en petits morceaux, puis qu'on secoue avant qu'enfin on ne puisse filtrer pour les séparer, les cristaux des matières indésirables de nos existences. J'avais parlé des choses de la vie et du sens qu'on voulait lui donner. Puis je m'étais tu. Le brouhaha avait cessé, le silence était revenu.

Avant un grand cri.

Ce matin-là, tout le monde était presque prêt. Tous sont restés figés. Personne ne s'est levé.

Ou plutôt si, juste le regard.

Lever les yeux. Pour plus tard lever le poing.

Pas pour voir les pendus, non, mais pour retrouver la lumière.

Sans lampe de mineur cette fois.

À la lueur d'un matin qui se soulevait.

D'un nouveau jour qui se levait.



Je devais avoir 7 ans lorsque j'ai écrit ma première histoire, inspirée des romans de Jack London dont je raffolais déjà. À défaut de loups (pas encore de retour chez nous à ce moment-là), mes personnages étaient des chats ou des renards qui rôdaient dans les forêts derrière notre maison. Puis mes profs ont eu droit à mes longues rédactions, dont je détournais le sujet imposé pour en faire des récits de fantômes. Après ma phase Épouvante (Stephen King était passé par là) et Polar,

je suis revenu aux romans d'aventures et aux héros du quotidien, comme ces femmes et ces hommes qui ont vécu la grande époque des mines de potasse d'Alsace.

Je travaille actuellement à la correction d'un roman que je souhaite pouvoir présenter bientôt aux éditeurs. En attendant, j'espère que vous prendrez plaisir à la lecture de ma nouvelle, nourrie de souvenirs de famille.

La salle des pendus

La salle des pendus

La voisine vint annoncer la nouvelle. Un coup de grisou.

Pourquoi cela me revient-il en mémoire aujourd'hui ?

Peut-être parce que ma petite sœur et moi avons perdu maman récemment, et si l'évènement concerne mon père, c'est bien d'elle dont je me souviens d'abord. Son visage qui se figea, se ferma, soudain froid et inexpressif. De nombreuses familles se rassemblèrent devant la mine, mais pas la nôtre. Prononcer une parole, se mettre à courir, cela aurait été accepté que quelque chose de grave venait de se produire et ce n'était pas le genre de ma mère. Lorsque, des années plus tard, ma sœur quitta la maison familiale et cessa les cours de piano, on fit récupérer l'instrument que nous louions ; deux types se chargèrent de le descendre de l'étage et lorsque l'un d'eux se mit à hurler dans l'escalier, nous fûmes persuadés de les retrouver étalés sur les marches. Ma mère ne sortit pas de sa cuisine, incapable de s'assurer qu'ils étaient toujours en vie. Ce beau jour de printemps 1963, elle eut donc une réaction semblable : elle hocha la tête en signe de remerciement et se détourna pour vaquer à ses occupations au jardin. Et ce silence me bouleversa bien plus que si elle s'était mise à hurler, à pleurer et s'arracher les cheveux en courant vers la mine.

Jusque-là on s'amusait à pédaler comme des dératés d'un bout à l'autre de la rue avec mon copain Pepi, juchés sur nos bicyclettes à nous prendre pour Anquetil et Poupou, mais mon envie venait de

s'envoler comme des moineaux effarouchés. J'étais fils de mineur et je savais ce que signifiait l'expression « coup de grisou » et j'en connaissais les probables conséquences.

« Je dois me rendre dans la salle des pendus. » J'avais parlé sans réfléchir. Ma mère revint sur ses pas, vive et le visage plus froid encore si cela était possible.

La première fois que j'en entendis parler je revenais de l'école. Je distinguai la voix de mon père qui me parvenait du salon, évoquant la mystérieuse salle avec ma mère. Son nom funèbre provoqua en moi un frisson de délicieux effroi. La salle des pendus ? Qui y pendait-on ? Pourquoi ? Et surtout, *quel rôle venait y jouer mon père ?* Je n'osais pas lui poser la question et il fallut encore plusieurs jours d'une enquête acharnée pour que j'apprenne la vérité à son sujet : ce qu'on pendait dans cette salle immense, ce n'était pas de pauvres innocents, mais les vêtements des mineurs. Chacun d'eux possédait un crochet numéroté qu'il faisait descendre du plafond pour y suspendre ses habits. À son retour, il les reprenait et les remplaçait par ses culottes courtes trempées de sueur salée afin de les faire sécher sous le toit – le mineur travaillait presque nu dans la chaleur infernale des profondeurs – se saisissait du savon dans le réceptacle au-dessus du crochet et allait faire disparaître la crasse accumulée sur sa peau dans les douches communes. La salle des pendus était un immense vestiaire capable d'accueillir près de quatre cents mineurs.

Mais elle était aussi bien plus que cela. Je le compris à l'émotion dans la voix de mon père lorsqu'il m'en parla enfin : il s'agissait du cœur battant de la mine, le lieu où se retrouvaient tous les camarades avant et après les heures passées au fond à trimer comme des forçats.

Chaque crochet, chaque manteau, chaque casquette : un collègue, un compagnon de galère, un copain. C'était de là qu'ils parlaient, c'était là qu'ils revenaient. Si mon père avait survécu, il passerait forcément par la salle des pendus.

« Non. » Je regardai ma mère. Elle scella mes lèvres rien qu'en soulevant ses paupières d'un air menaçant, les yeux écarquillés. « Rentre chez toi, Pepi. Vous vous verrez demain. »

Elle nous tourna le dos, sa robe vola autour de ses mollets, et elle gagna le jardin derrière la maison. Je ne me souviens plus où se trouvait ma sœur. En train de faire une sieste, sans doute : elle avait dix ans de moins que moi, c'était encore une toute petite enfant. Elle ne doit pas se souvenir de cette journée. Je crois, en y pensant,

que c'est la raison qui me fait parler de cela. Pour elle. Jamais nous n'en avons discuté.

Mais comment interdire à un fils, un gamin de treize ans, de s'enquérir de son père ?

Pepi me regardait. J'ai posé les mains sur les poignées de mon guidon. Il a fait de même. Alors nous avons roulé jusqu'au bout de la rue, jusqu'à l'école, contourné le pâté de maisons. De là, nous pouvions voir les terrils, ainsi que les bâtiments de la mine au-dessus des toits du lotissement, et le chevalement qui fut longtemps le plus haut d'Europe avec ses 65 mètres. La mine était toute proche de notre maison. Mon père travaillait de nuit. Il s'y rendait vers quatre heures du matin, revenait vers midi et s'endormait souvent la tête dans sa soupe, épuisé.

Une foule, des femmes surtout, mais je vis des hommes et des enfants également, s'était rassemblée et attendait les nouvelles, unie dans un silence de commune anxiété. Y avait-il des morts ? Et si oui, quels étaient leurs noms ? Moi, je pensais à ma mère qui patientait comme si de rien n'était, au repas qui brûlait sans doute sur le fourneau.

On ne nous laissa pas pénétrer dans l'enceinte de la mine. Je ne pus me rendre dans la salle des pendus. Lorsque je me mis à crier, un voisin me reconnut. Il me saisit par les bras et tenta de me calmer, en vain. Alors il fit signe à Pepi de prendre ma bicyclette et de nous suivre jusqu'à la maison en poussant chaque vélo d'une main.

« Attends ici. On aura des nouvelles bientôt. Ne t'inquiète pas. »

Mais je m'inquiétais. Pepi dut rentrer chez lui pour ne pas alarmer sa mère. Il me serra l'épaule. Je crois que, ce jour-là, nous avons tous deux vieilli un peu plus vite que ne devraient le faire les enfants.

Je l'ignorais à l'époque, mais mon père était arrivé en Alsace à l'âge de deux ans. Comme beaucoup dans les années vingt, ses parents avaient quitté la Pologne pour travailler dans les mines de potasse de la région. On avait foncé notre puits en 1911 et, après 1950, on commença à utiliser des haveuses et d'autres machines au fond. Elles descendaient en pièces détachées, on les assemblait sous terre pour ne plus jamais les remonter à la surface. Papa s'était formé au métier d'ajusteur. Il débuta comme mécanicien chez un garagiste, et bien qu'il fût apprécié par son patron, la vie le mena ailleurs. En 1949, il épousa ma mère et il réfléchit à leur situation : le métier de mineur ne l'avait

jamais tenté, mais la mine offrait un logement, un service médical, des écoles, des terrains de sport, des églises et des presbytères, l'eau, le chauffage... Je me souviens moi-même du gars au visage noirci de suie qui venait nous livrer notre cargaison de charbon pour l'hiver.

Papa était un homme pragmatique. Il signa pour exercer le même métier que son père. Lorsqu'il descendit pour la première fois avec celui-ci – il m'avait raconté cette anecdote un an auparavant – il dut manger allongé dans un boyau qui ne leur permettait pas même de tenir assis. « Je me suis demandé ce que j'avais pu faire au Bon Dieu pour mériter ça. »

Je l'imaginai à présent coincé dans une galerie veinée de rose, entouré de sylvinite, blessé peut-être, mais en vie. Il allait s'en sortir. J'observais le bout de la rue, du côté de l'école, puis de l'autre. Il allait arriver sur sa bicyclette, j'en étais certain, propre comme un sou neuf, ses cheveux noirs gominés en arrière, les bas de son pantalon coincés dans ses pinces à vélo, impeccable comme à son habitude. On n'aurait jamais pu soupçonner qu'il revenait de plusieurs heures passées sous la terre. Enfant, je me demandais si parfois il rampait sous notre maison dans des tunnels brillant de sel à la lueur de sa lampe frontale.

L'après-midi avançait, papa ne revenait pas. Et l'image de mon père bloqué à 584 mètres de profondeur, à des kilomètres au fond d'une galerie, m'écrasait de chagrin. « T'as intérêt à avoir une bonne mémoire, fiston. Tu imagines la tête des copains là-dessous si tu leur dis que t'as oublié un outil alors que vous venez de marcher une heure dans un couloir ? » Ça m'avait fait rire à l'époque. Je ne riais plus à cet instant. Avant d'entrer dans la salle des pendus, on prenait la carte marquée de son numéro sur le tableau à l'entrée, on la passait à la pointeuse et on la déposait dans l'autre tableau, celui qui indiquait que vous étiez au fond. À la fin de la tournée, si une carte y restait, c'était qu'un copain n'était pas remonté et on partait à sa recherche. J'imaginai la carte de papa attendant toujours dans le second tableau.

La mine nous avait beaucoup apporté. Moi-même, j'allais bénéficier de sa bourse afin de devenir ingénieur. En échange, je travaillerais pour elle, c'était le contrat. Mais mes dernières années d'études vinrent avec le déclin des mines d'Alsace. Je n'allais finalement pas suivre les traces de mon grand-père et de mon père.

Lorsque je vis enfin ce dernier apparaître au bout de la rue sur son vélo, il ne ressemblait pas à un sou neuf. Plutôt une vieille pièce

récemment déterrée. Mais c'était la pièce la plus précieuse, la plus belle du plus beau de tous les trésors. Je poussai un hurlement qui fit accourir ma mère. Lorsqu'elle se jeta dans les bras de mon père, elle était aussi échevelée que lui. Ses joues se teintèrent de la poussière rose collée à celles de mon père. Je m'agrippai dans son dos et je fermai les yeux de bonheur en sentant sa grosse main tenter de me caresser et de me serrer contre lui.

Six gars, six copains sont morts ce jour-là, et deux ont été blessés. Ce fut un sacré coup dur, pour toutes ces familles endeuillées d'abord, pour tous les mineurs aussi, pour toute la ville.

Mais les femmes reprirent la confection des savates polonaises, tissu cousu sur des chutes de bandes de transport découpées pour en faire des semelles. Et papa y retourna, comme tous ses camarades. Ils se retrouvèrent dans la salle des pendus, près des crochets des disparus et descendirent chaque jour de leur vie, sachant les risques auxquels ils s'exposaient. Ils participèrent à l'aventure de la potasse d'Alsace, ils l'ont extraite jusqu'à ce que les mines cessent leur activité. Et mon père, qui ne pensait pas y travailler, y resta finalement toute sa carrière. Il fit les équipes de nuit pour la maintenance des machines. Combien de fois m'a-t-il répété, et à mes enfants ensuite, vers la fin de sa vie: « Je connaissais chacune des deux mille pièces de cette machine par cœur! Par cœur! Pourquoi est-ce que ce mot ne me revient pas? ». Alors il le remplaçait par « le chose », sans même s'en rendre compte.

« Tu as vu le chose? »; « L'autre jour, pendant que je revissais le chose... »; « J'ai arrosé le chose. ». Cela faisait beaucoup rire mon fils et ma fille.

Il a aimé son boulot. Il a même repoussé plusieurs fois son départ à la retraite. Et par-dessus tout, il a aimé les hommes qu'il y a rencontrés. Jamais ailleurs il n'a retrouvé cet esprit de camaraderie et d'entraide. Ils étaient une famille, tous ces gars. Des Polonais, des Italiens, qui bossaient avec des Français. Des frères.

Et moi, quand je repense à cette époque, je redeviens jeune. Je fonce à nouveau avec mon copain Pepi, debout sur les pédales de nos vélos, depuis notre portail jusqu'à l'école. J'entends les tourterelles qui roucoulent par la fenêtre ouverte les matins d'été dans notre quartier, je cours dans le jardin et dévore les framboises et les petits pois à l'abri des regards. Et quand je vois la cigogne dessinée par Hansi qu'on retrouvait sur les sacs de jute contenant la potasse,

et, aujourd'hui, sur des cartes postales et des aimants à fixer sur les portes de frigo, je me sens fier. Je n'ai pas la prétention de me croire l'un d'eux, mais je sais que je suis leur descendant, et que mon père, lui, en était.



Marianne's telegram

Née en Alsace, mitan du
XX^e siècle, bord de Rhin, village
de cultivateurs
École communale, collège-
minute, lycée de Jeunes Filles de
Strasbourg
Études en sciences sociales,
post-Mai 68
Recherche de travail en rapport
Fonctionnaire de l'Éducation
nationale

Mes gourmandises

Féru de chiffres et lettres
Chiffres pour esprit
critique et scientifique
Lettres pour amour
d'écrire, de lire, amour
des langues, mots, récits

Écrire : depuis
l'enfance j'exprime
observations, sentiments,
questionnements, rêves
Noter dans des carnets ces
plaisirs de l'imaginaire

Mon credo :

Vivre mille vies, en français,
en alsacien, en bonne
compagnie

Signe distinctif :

Humaine emmerderesse

Mon intérêt pour les mines :

Par hasard et nécessité,
j'ai connu mineurs, femmes
et enfants de mineurs en
Lorraine, Silésie, à Carmaux,
Mulhouse...

Le bal des pendus

Le bal des pendus

Il y a longtemps, un syndicaliste de là-bas nous avait soutenues, nous les ouvrières du textile de Colmar. Nous avons obtenu, suite aux accords de Grenelle en 1968, quelques sous de plus.

Et surtout, la possibilité de prendre la parole, enfin, en créant des sections syndicales d'entreprise. N'empêche, au début nous étions 500 ouvrières, puis 100, puis des robots, puis rien, les filatures ont filé en Tunisie, Inde, au Pakistan, en Chine... Plus tard, recyclée dans la bureautique, la mémoire lavée par l'oubli et le quotidien d'une vie ponctuée par le travail, les enfants, la recherche du bien-être et celle plus aléatoire de la paix et d'une vie sans histoires, j'avais suivi l'effacement d'autres usines devenues friches, bureaux, zones de loisirs, et la reconversion humaine vers de nouvelles activités d'existence et de rêves. Lors d'une excursion à l'écomusée et au parc du Petit Prince, les enfants ont demandé ce qu'étaient ces machins qui pointent vers le ciel leurs chevalets, trop grands, trop massifs pour des grues, trop gris, trop bizarres, juste à côté de ces parcs si sympas... Je requis Wiki qui me dit tout sur le Carreau Rodolphe, les Mines Domaniales des Potasses d'Alsace, les MDP. Tout ? Vraiment ? Vrai ? Ment ?

Cette drôle de photo, la salle des vestiaires des Mines de Potasses d'Alsace du carreau Rodolphe, m'a fait replonger dans des drôles de réminiscences, comme la grève menée par Ottilia, la première

déléguée d'entreprise chez les foies gras Feyel... Elle y prit la parole, fraîchement élue, et conduisit les copines ouvrières à une grève, fait historique, du jamais vu en Alsace, des femmes de l'agroalimentaire qui osent revendiquer... « Femme libérée » chantait Cookie Dingler. À regarder l'image figée, on repère le mineur casqué debout. Il semble à l'aise.

Il s'adresse à ses camarades assis sous des trucs pendouillant d'un plafond haut à demi éclairé par des baies vitrées. Est-ce un porion, un chef d'équipe, un agent de sécurité ? Que dit-il à cette équipe d'hommes à moitié nus que l'on peine à voir, de dos, figures cachées, profils incertains, chacun près d'un numéro vissé sur le dossier du banc, assis sous ces formes tombantes, lianes muettes d'une forêt inversée, sombre et immobile. En haut des vêtements, en bas des silhouettes, corps debout, tassés, parfois affaissés en marcel, en tee-shirt : la double vie des mineurs, au fond, labyrinthes souterrains, monde clos à moins 400 ou 1 000 mètres. Aller-retour en cabine. Dans l'entre-deux la salle des vestiaires, passage obligé. Une organisation propre à tous les univers miniers, fer, charbon, cuivre, argent ou sel de potasse.

Un sas obtenu de haute lutte à la fin du XIX siècle, dont ont profité les MDP. Les journaux relatant la catastrophe de Courrières dans le Nord qui fit plus de 1 400 morts en 1906 l'avaient maladroitement nommée « **la salle des pendus** ». Le terme est resté, s'est répandu partout.

Adopté par les MDP, dont l'aventure séculaire commencée au XX^e siècle dans ce vaste territoire du « Bassin Potassique » fut longtemps ignorée des imaginaires de l'Alsace.

La potasse fut durant cette période qu'on appela les « Trente Glorieuses » l'engrais miracle avec la formule chimique magique NPK, N pour azote, P phosphore, et le **K** du potassium (Kali en allemand). Elle fit la fortune des patrons, l'expansion de l'agriculture productiviste et le malheur de la nappe phréatique. Invisible creusement des mines, alignement en surface des cités minières modèles, non loin les vallées, fabriques textiles des Vosges. La salle des pendus... Les crocs y gardent les vêtements de ville accrochés au plafond, pendant la descente. Identifiables par numéro, le même que celui gravé sur le banc : de l'ordonnement que diable, faire vite, efficace et sans erreur. Monter descendre, travailler.

Comme à l'armée, au suivant, au suivant... tout nu en godillots graissés vers la cabine qui fonce, s'enfoncé, descend dans les entrailles de la terre. En bas, les mineurs sont autres, quasi nus, transpirant de chaleur, taupes en shorts, godillots, casque à lampe frontale, emportant leur « Kessele », ce repas plat unique préparé en haut. Avalé dans la galerie d'en dessous, terre de plus en plus chaude striée des filons de minerai à extraire. Les cristaux convoités luisent roses, mauve, gris, blanc sous les lampes, lucioles arrachées à la nuit, prélevés du magma originel où peurs, rêves, désirs, cauchemars s'abîment en autant de fantasmes inavouables par les mineurs du Bassin, nains de large plaine, solidaires ouvriers paysans reliés au sol comme à l'azur. Tous différents, venus de Wittelsheim, Pulversheim, Guebwiller ou de plus loin de villages polonais, italiens, algériens grossir les effectifs d'une industrie minière forte de plus de mille travailleurs. Malgré la diversité des métiers des mines, la figure typique du mineur est celle du mineur de fond, qui laisse pendant six heures pendre les fringues à ces crocs à treuil garnis 24h/24. Une mine ne s'arrête jamais. Ceux du bas vivent la danse quotidienne qui relie le dedans de la terre à la surface du territoire. La danse des pendus.

Leurs habits accrochés flottants, vidés des corps humains signent la présence de l'absence. Ces habits fabriqués par les ouvrières du textile et de l'habillement sont peut-être encore chauds des étreintes nocturnes, du parfum de leurs chéries, des effluves de leurs logis, leurs poches remplies du doudou-girafe confié par leur fillette, d'un paquet de clopes ou d'un billet pour le prochain match de foot. Choses en transit, gazeuses. Sous la terre, corps concentrés, chacun à son poste, temps réglés, coordonnés, gestes éprouvés, machines surveillées, les mineurs s'exécutent en pros formés par l'école des mines. Penser? Pas le temps: vigilance, les poussières de potasse n'ont certes pas la même poisse de coller au cuir et aux poumons comme chez les camarades des Houillères du Bassin de Lorraine (H.B.L.) mais le risque d'explosion demeure. Pensent-ils à cet accident survenu sous le carreau Rodolphe qui fit 25 morts? Lorsque l'on prenait la route nationale 83 dans les années soixante-dix vers la trouée de Belfort, la voiture tressautait sur la chaussée du bassin potassique coincé entre Mulhouse et Guebwiller où les routes étaient truffées d'affaissements, nids-de-poule annoncés par les panneaux de signalisation en triangle à liseré rouge encadrant l'image stylisée d'un double monticule de terre, dit dos d'âne/cassis. Je pensais aux vacances, pas aux

mineurs, ni au travail. À visiter aujourd'hui le vestige Rodolphe, je me prends à rêvasser, à ces mineurs disparus du site. Parlaient-ils des bonnes choses d'en haut? Des mérites culinaires respectifs du contenu de leur musette, le « Kessele »? Des « Fleischchnäcke » de mamama Aline, rien à voir avec « FleischnäckA » de Colmar! De la choucroute polonaise de mama Kowalki, ajouter des carottes à l'edelzwicker de Mittelwihr! De la polenta de Fernande Sonzogni, si crémeuse, du couscous de Constantine fait par Mourad lui-même, hommage à sa mère restée là-bas car, lui, avait fui le service militaire obligatoire de trois ans et trouvé refuge à Wittelsheim, où il acquit un Français à l'accent haut-rhinois imbattable!

À quoi pensaient-ils, les Robes, Fred, Ahmed, Biaschio, à l'heure de la remontée? Après la douche, corps et vêtements lavés de concert des sueurs et poussières de sels, peaux et esprits rafraîchis? Avant de décrocher leurs fringues de ville, en écoutant le porion? À la sécurité? À rentrer? À rien? Se rhabiller, rigoler, presque à poil, contents d'être là, vivants. Pas comme les 25 d'ici, fauchés par un coup de mur le 23 juillet 1940, ni comme ces 42 mineurs de Liévin en 1974. Mourir au travail, après avoir rigolé, mangé le « Kessele », avoir été pris à la mine, un travail dur certes, mais bien, très bien payé, surtout vers la fin. Cette fin qui développa les formations de l'école professionnelle des MDPA, devenue Lycée Charles De Gaulle pour accrocher au statut ouvrier celui d'étudiant diplômé bac et plus, jusqu'au BTS en électrotechnique, chaudronnerie et sécurité. Filières masculines où s'introduisent enfin quelques intrépides jeunes filles: est-ce elles qui ont poussé à l'installation récente des ruches d'abeilles au lycée?

Les hommes fantômes de la photo sont sans doute passés par l'école ou le lycée, chanceux d'être pris ensuite à la mine, malgré les fermetures des puits les uns après les autres, jusqu'à l'arrêt total en 2013. Quarante ans de batailles syndicales, écologistes, financières, à chercher de quoi mieux vivre, du sens au travail et un peu d'humour, potache, bien sûr. Sur la RN83, on voyait jadis des panneaux routiers, comme le risque de glissade, ces doubles serpentins sous une voiture en déséquilibre, liés selon la saison et le lieu, au jus dégoulinant des monceaux de betteraves amenés par remorques découvertes à la sucrerie d'Erstein, ou aux sucs collants des choux de Krautergersheim. On y croisait en tous sens les camions de la MDPA livrer leurs sacs NPK aux coopératives agricoles, coincés par les panneaux de rétrécissement de chaussée à chaque traversée de villes et villages.

Aujourd'hui le GPS performant ne trouva qu'avec peine l'entrée du carreau Rodolphe dissimulé derrière une nouvelle ZAC, ignorée par une signalétique axée sur l'écomusée et le Parc du Petit Prince proches. Cela faisait bien longtemps que je n'étais revenue dans le coin... Le site actuel ressemble à un large espace abandonné par l'économie et les dieux de l'industrie, ces bourgeois condottieres qui, plus d'un siècle auparavant, à force de carottages, avaient lancé avec Amélie de Zurcher les forages du sous-sol de cette vaste plaine fertile propice au maraîchage. L'aventure des MDPA dura un siècle, entre-deux-guerres, deux nations, deux choix de société... L'extraction de sylvite, elle, reprend à Khemisset, au Maroc. Pour une poignée de dollars, d'emplois et d'agrochimie. Que faire des mines en Alsace? Chevalets, cours bétonnées, bâtis usiniers, ronflements de machines, sonneries des sirènes, l'ère de l'extraction ne résonne plus dans les cités fleuries. Les traces industrielles demeurent, avec des zébrures autoroutières qui strient le bassin rhénan de bandes passantes bien lisses pour autos, motos, camions où les jolis paysages de Hansi se réduisent à des points de GPS. J'avais connu dans mes voyages et déplacements professionnels la nostalgie de l'abandon des sites lorsque le filon se tarit, quand les traqueurs de profits partent ailleurs exploiter terres, sous-sols, et travailleurs... Fiches de la vallée de la Fensch, mines ennoyées de Briey-Moyeuvre, terrils noirs et refleuris de Lens, mine d'Argent de Sainte-Marie-aux-Mines dont les habitants gardent mémoire. Le climat est au changement. Le temps est venu de réenrichir les terres, décarboner, mixer organique, biologique et savoir-faire industriel. Réconcilier culture paysanne et ouvrière. Sortir du paradigme tout chimique, rebattre le mix de beauté et d'horreur des civilisations du pétrole, du plastique, des grands ensembles urbains qui luisent comme des fourmilières géantes lorsque Google Earth les visualise sur le globe terrestre, petits lumignons enrobés de polluants qui asphyxient notre planète.

Écrire, rêver avec ces mineurs, qui comme Roger, font barrage à l'oubli. Le site des MDPA a vécu. Un chantier d'histoire advient. Changer d'ère. Animer la photo. Aller vers d'autres activités, vers les arts, œuvrer, chanter, danser, relier le bas en haut. Dépolluer.

Respecter. Vivre une autre légende. Trouver d'autres martingales M.E.I., Matériaux, Informations, Énergies. La salle des pendus tangué, se transforme en salle de bal. Les lianes des vêtements vibrent, les treuils crissent, les mineurs étreignent les couturières de Wesserling

qui valsent avec les folkeux de l'Écomusée. Toutes et tous virevoltent, sourient aux enfants du Petit Prince, emportés dans la sarabande de l'avenir. De l'espoir. Hop là. Vrai-ment.



J'ai 62 ans, j'ai dû apprendre à écrire vers 6 ans, cela fait donc 56 ans que je rédige des écrits de toutes formes : lettres, rédactions, étiquettes, cours, carnets de voyages, journal, cartes postales, listes de courses, nouvelles, ... Je peux écrire n'importe où, sur des supports variés, avec des crayons, des craies, des feutres, un clavier...

En ce qui me concerne, l'écriture est outil de communication, bien sûr, mais aussi un mode d'évasion, un moyen de mettre ses idées au clair, une forme de thérapie. Je vais poursuivre et j'espère, progresser dans mon activité d'écriture.

Souvenir

Souvenir

Nina se gara devant la maison et verrouilla la porte de sa Clio. Elle sortit de la voiture et profita un instant du soleil déjà chaud en ce lundi de Pentecôte. Elle se félicita de s'être vêtue de façon printanière avec une petite robe à fleurs, un gilet court et ses sandales achetées en solde à la saison dernière et qu'elle avait retrouvées ce matin avec joie au fond de son placard à chaussures. Elle poussa le portail, qui, comme d'habitude émit un petit grincement familier. Elle pénétra dans la maison mitoyenne, identique à toutes les autres de ce quartier ouvrier de Pulversheim. En réalité, au fil du temps, toutes ces bâtisses qui avaient été construites, au début du vingtième siècle, sur le même modèle, présentaient maintenant chacune leur petite spécificité. Certains occupants avaient fait percer une petite ouverture à côté de la porte d'entrée, d'autres avaient rajouté une fenêtre de toit. Beaucoup des propriétaires d'origine avaient déjà revendu leur bien et de jeunes familles s'étaient installées là, troquant les vieilles huisseries en bois pour du PVC, enlevant le grillage rouillé qui séparait les logements pour le remplacer par des clôtures en bois, en plastique, en pierre... Les potagers qui, il y a quelques années, occupaient un espace important dans chaque parcelle de jardin, avaient désormais souvent laissé la place à des espaces fleuris. En cette journée de printemps, ce petit quartier de maisonnettes présentait un aspect propre, joyeux, charmant. On sentait que chaque occupant avait à cœur de rendre son petit cocon accueillant et confortable.

Nina poussa la porte d'entrée de la maison, pénétra dans le couloir et se rendit directement à la cuisine de laquelle s'échappait une bonne odeur de plat mijoté. Effectivement, elle trouva sur la vieille gazinière

une marmite dont elle souleva le couvercle et sourit en voyant un bœuf bourguignon doucement cuire sur le feu. Elle appela :

— Mamita, c'est moi!

Pas de réponse. Elle jeta un œil par la fenêtre qui donnait sur le petit jardin et vit sa grand-mère qui s'activait au potager. Elle sortit par la petite porte de derrière pour rejoindre Mamita. Le visage de celle-ci s'illumina en voyant sa petite-fille ;

— Ah, ma Nineska, te voilà. J'étais justement en train de cueillir quelques fraises pour notre dessert.

À presque 90 ans, la grand-mère de Nina n'avait pas renoncé à faire le jardin, malgré les remontrances de sa fille, la mère de Nina, qui trouvait cela peu prudent et craignait toujours une chute ou une blessure. Celle-ci étant absente, Nina se sentit obligée de faire une remarque à la vieille dame :

— Mamita, ce n'est vraiment pas prudent de crapahuter comme ça dans le jardin. Sans ta canne, en plus!

— Oh, c'est bon, tu ne vas pas commencer comme ta mère. Si je l'écoutais, je resterais assise dans mon fauteuil du matin au soir! Viens plutôt m'aider à rapporter ce panier à la cuisine.

De retour dans la maison, elles se mirent à nettoyer les fruits, les laver, les couper et les disposer dans un joli saladier. Tout était prêt pour le déjeuner. Nina mit le couvert dans la salle à manger.

Se retrouver ainsi dans la maison de sa grand-mère l'emplissait toujours de nostalgie. Elle avait passé là une grande partie de ses vacances scolaires avec son frère Michaël, de trois ans son aîné. Sa mère, Alicia, infirmière à l'hôpital du Hasenrain à Mulhouse, les avait élevés seule, son père étant décédé accidentellement lorsque Nina avait six ans. Alicia avait pris sa retraite depuis cinq ans et coulait des jours heureux à Illzach, avec son nouveau compagnon. Nina, elle-même, exerçait le métier d'infirmière à l'Hôpital Pasteur de Colmar, ville où elle vivait avec son compagnon, Louis et leur fils, Gaspard, âgé de 8 ans. Louis et Gaspard étaient partis à la pêche aujourd'hui, une « journée entre hommes »!

À table, Nina et sa grand-mère conversèrent gaiement, de la famille, du jardin, du travail de Nina. Le repas était délicieux, le bœuf bourguignon accompagné de petites pommes de terre sautées, les

fraises servies avec une crème chantilly maison. Au moment du café, la vieille dame alla chercher sa boîte en carton contenant plein de vieilles photos en noir et blanc.

— Tiens, regarde ce que j'ai retrouvé.

Elle lui mit entre les mains, un cliché représentant une grande salle au plafond de laquelle étaient suspendus des vêtements. Assis ou debout, se trouvaient une cinquantaine d'hommes en maillots de corps.

— Regarde, là sur la gauche, c'est ton grand-père Wojtek. C'est une photo qui a été prise dans la salle des pendus dans les mines de potasse de Pulversheim.

Nina s'empara de la photo et l'observa de plus près. Il était difficile de discerner l'expression de son grand-père. Le cliché était vieux et pas très net. Wojtek semblait écouter un de ses collègues debout sur une chaise. Elle fouilla dans la boîte et découvrit d'autres photos en noir et blanc : des mariés, des enfants posant sur un tracteur, une petite fille donnant à manger aux poules, un jeune homme en uniforme.

— Parle-moi de cette époque Mamita, de toi, de ta famille, de tous ces gens sur les photos.

— Ah ça, c'est l'histoire de ma vie, je t'en ai déjà raconté des petits bouts. Mais, c'est vrai, quand je ne serai plus là, qui se souviendra de tout ça.

— Ne dis pas de bêtises, tu as encore de belles années à vivre!

— Tu es gentille, mais je sais que mon temps est compté...

La vieille dame sembla réfléchir puis reprit :

— Par quoi commencer? Moi, tu sais je suis arrivée en France en 1938 avec mes parents et ma sœur Beata. J'avais 5 ans, mon père était un de ces hommes venus de Pologne pour travailler dans les mines de potasse de Wittelsheim. À l'époque il y avait un grand nombre de nationalités parmi les mineurs : des Polonais, des Italiens, des Marocains et bien d'autres encore. Les hommes travaillaient à la mine, les femmes s'occupaient de la maison et des enfants. Chaque famille avait sa petite maison avec un jardin, un ou deux arbres fruitiers et un poulailler. Il y avait une école, un centre médical, une église et même un curé polonais. Beata et moi, sommes allées à l'école et, très vite, on a su parler français. C'est nous, qui avons

aidé nos parents à se débrouiller avec cette langue. On vivait comme dans un village. Ma meilleure amie s'appelait Anita, elle était italienne. On s'entraidait beaucoup avec nos voisins.

Mais la vie était dure pour les hommes, qui descendaient à la mine chaque matin. Il faisait une chaleur étouffante au fond et évidemment, on craignait toujours le coup de grisou.

Après, il y a eu la guerre, les mines sont devenues allemandes, puis redevenues françaises à la libération. Nina interrompit sa grand-mère.

— Mais Wojtek, dans tout ça ?

Mamita s'empara d'une photo sur laquelle figuraient deux jeunes mariés à la mine radieuse. Elle regarda le cliché et ses yeux brillèrent avec l'éclat de ceux d'une jeune fille.

— Ah, ton grand-père! Lui, il est arrivé en France en 1951. Il ne parlait pas un mot de Français.

À cette évocation, la vieille dame se mit à rire.

— C'est moi, qui lui ai tout appris. La première fois que je l'ai vu, c'était au bal des pompiers à Wittelsheim. Il était venu avec des camarades de la mine. Il avait l'air tout intimidé. Avec ma copine Anita, on le regardait en riant : ce grand gaillard, qui avait l'air tout timide! J'avais 18 ans et lui 30, mais c'est moi qui ai fait le premier pas.

— Tu l'as invité à danser ?

— Oui, il dansait comme un pied! J'avais des sandales au pied, il m'a écrasé les orteils plusieurs fois en rougissant.

En évoquant ce souvenir, la grand-mère de Nina sourit avec tendresse.

— Bref, après les choses se sont enchaînées doucement, je prenais mon vélo pour aller l'attendre à la sortie de la mine. On allait se promener le dimanche à la campagne. Mes parents ne voyaient pas d'un très bon œil que je fréquente un homme tellement plus âgé que moi, mais j'avais déjà mon petit caractère à l'époque!

Nina sourit en imaginant sa grand-mère, jeune fille, faisant tout pour imposer son amoureux à ses parents.

— Nous nous sommes mariés le 12 août 1953, je venais d'avoir 20 ans. Regarde, c'est cette photo.

La jeune femme reprit le cliché en main et observa, une fois encore ses grands-parents. Tout cela lui semblait si loin et en même temps, elle sentait que c'était là que se trouvaient ses racines.

— Un an après, ton oncle Serge est né, puis deux ans plus tard, ta maman. On s'est installé dans cette maison où la Mine nous logeait, ensuite on a pu l'acheter pour un prix très correct.

On a été tellement heureux ici! On n'était pas riche mais on avait tout ce qu'il nous fallait: les légumes du jardin, les œufs des poules, les produits de la coopérative.

La vieille dame fouilla dans la boîte et ressortit une autre photo, qui avait été prise sur une place de village et sur laquelle on voyait une famille: un homme très grand, à ses côtés une femme encore jeune, tout sourire et devant eux, posant pour le photographe, l'air un peu emprunté, deux enfants d'une dizaine d'années;

— Tiens, c'est notre petite famille. À droite, c'est ta maman, elle avait une robe neuve que je lui avais cousue dans une de mes vieilles jupes. Ce jour-là, elle n'était pas trop contente car elle avait des chaussures neuves qui lui faisaient mal aux pieds.

Les deux femmes continuèrent à regarder les photos, puis Nina fit remarquer qu'elle n'avait aucun souvenir de son grand-père.

— C'est normal, il est mort quand tu étais toute petite, ça fait plus de trente ans maintenant: un cancer du poumon qui l'a emporté en quelques mois. Mais nous avons eu une belle vie tout de même, et tu sais, je sens qu'il est toujours près de moi, il continue à veiller sur notre famille.

Nina sourit à cette idée, puis rassembla les photos, les rangea dans la boîte et proposa à sa grand-mère d'aller s'installer sur le banc en bois au fond du jardin.

— Il fait beau, il faut en profiter.

Les deux femmes passèrent le reste de l'après-midi dans le jardin, à admirer les pivoines, à commenter la pousse des plants de tomates. Vers 16 heures, Nina rentra dans la maison pour préparer une infusion d'herbes séchées, qu'elle servit dans de jolis mugs en céramique, accompagnée de petites madeleines au citron confectionnées la veille par la vieille dame.

La journée touchait à sa fin, Mamita prit la main de sa petite-fille et lui dit:

— Je suis contente que tu sois venue.

— Moi aussi, Mamita, je suis heureuse d'être avec toi, d'ailleurs je pense revenir dans quinze jours avec Louis et Gaspard. J'ai lu dans les DNA, qu'il y avait des portes ouvertes au Carreau Rodolphe. On aurait pu y aller tous les quatre, qu'en dis-tu? Ce serait l'occasion de faire découvrir les mines de potasse à Gaspard.

La vieille dame se montra enthousiaste à cette idée, elle ne sortait plus beaucoup de chez elle et se réjouissait de la moindre distraction, surtout en compagnie de sa petite-fille adorée.

Le téléphone de Nina se mit à vibrer:

— Ah, des nouvelles de mon équipe de pêcheurs! Ils sont de retour à la maison mais n'ont attrapé qu'une malheureuse petite truite, qu'ils ont aussitôt relâchée.

Je vais devoir rentrer Mamita, Gaspard a classe demain et comme il va vouloir me raconter sa journée, et que je ne voudrais pas qu'il se couche trop tard, il faut que je me mette en route.

La grand-mère raccompagna sa petite-fille à la voiture. Avant de la laisser entrer dans le véhicule, elle la serra dans ses bras et lui dit:

— Tu sais, même si la Pologne me manque quelquefois, je suis contente que mes parents aient choisi de s'installer en Alsace et je suis contente que ton grand-père ait décidé, lui aussi, de venir travailler ici. C'est un beau pays et une belle région.

Nina s'installa au volant de sa voiture, agita une dernière fois la main en guise de salut et démarra. Elle observa un moment dans le rétroviseur la frêle silhouette de son aïeule, mesura à quel point celle-ci lui était précieuse, puis tourna dans la rue principale du village et repartit vers son domicile. Elle se réjouissait déjà de sa prochaine visite dans deux semaines.



Une autre vie

Master de lettres, puis bibliothécaire, je ne vais pas sortir des clichés! J'aime les mots! J'écris depuis toute petite, je me rappelle encore de mon premier texte « travaillé » : une chanson sur Lara Croft... Ne jugeons jamais les débuts, c'est une règle! J'ai continué avec des centaines d'histoires souvent fantastiques, parfois tristes, la plupart non finies, des nouvelles, des romans, des inspirées,

des contraintes, des partagées avec la famille, les amis, les internautes, des secrètes, des jetées, des oubliées. Les histoires peuplent mon quotidien et j'aime à penser que les miennes viendront peupler celui des autres, un jour, peut-être. Je ne sais jamais ce que le lecteur d'une de mes histoires va vraiment ressentir, mais je prends chaque émotion comme si l'on me donnait un sourire.

Une autre vie

— Elle est encore là.

Jean croise les bras et s'appuie sur le même mur que moi.

— Elle est investie, c'est bien, non ?

Je souris en regardant la nouvelle arrivée dans le Groupe Rodolphe, une jeune femme encore salariée je ne sais où, qui vient presque tous les soirs au carreau Rodolphe, depuis maintenant un mois. Elle est entrée dans le pôle touristique et culturel de l'association et elle ne cesse de prendre des photos, de chercher des informations et d'imaginer des actions possibles sur tout le site. Elle doit être dans l'animation, elle invente si vite des projets que ça étonne tout le monde. Tous les endroits semblent pouvoir l'inspirer, les machines à extraction, les chevalements ou les bâtiments comme le magasin à sac ou le hangar de stockage. Même la salle des pendus, où nous nous trouvons, regardant par la vitre cette jeune femme dans le bureau d'à côté.

— Tu sais, Paul, je me fais du souci pour cet endroit, me glisse Jean. Devenir Centre historique de la potasse en Alsace, c'est vraiment valorisant pour nous, ce serait comme une nouvelle vie pour ici. Elle va nous ramener des gens, c'est sûr, mais ça ne risque pas d'abîmer tout ça ?

Je soupire à cette remarque, sans quitter des yeux cette jeune femme, penchée sur un ordinateur élaborant sûrement un nouveau projet.

— Tu te fais du mouron pour rien, elle se documente tant qu'elle doit vouloir faire attention à ne pas endommager le site par une horde de touristes. Elle y tient à cet endroit.

— Mais pourquoi ? Je te parie que sa génération ne sait même pas ce que c'est de la potasse, alors pourquoi s'impliquer bénévolement dans sa valorisation ?

— Tu n'as pas remarqué ?

— Remarqué quoi ?

— Tous les soirs, avant de partir, elle passe par la salle des pendus. Et tous les soirs, elle y reste pensive, scrutant toutes ces vestes encore accrochées, jusqu'à se rendre compte que l'une d'elles est tombée. Tous les soirs, elle la ramasse et se demande pourquoi, celle-ci, toujours la même, ne tient plus en place, alors que tous les soirs, elle la raccroche avec précaution.

— Et alors ?

— Cette veste ne retrouve pas sa place uniquement depuis que Mademoiselle Hubert est là.

Je regarde le visage de mon ami qui prend doucement conscience de l'information que je viens de lui donner.

— C'est pas vrai... Hubert !

Je ris de la tête d'étonné que continue à faire Jean et lui donne une claque dans le dos pour le faire revenir à la réalité.

— Allez, il est temps de lever le camp.

On bouge de notre point d'observation avec un dernier coup d'œil vers Julie Hubert qui commence à se frotter les yeux de fatigue. La nuit est tombée depuis un moment, pourtant elle ne semble pas prête à partir. Je me jure alors silencieusement de revenir plus tard, pour voir si elle est toujours là.

Pas très loin des douze coups de minuit, je reviens prendre ma place contre le mur de la salle des pendus, après mon tour d'inspection habituel. Je constate alors que la lumière du bureau de Mademoiselle Hubert est encore allumée et que cette dernière a la tête sur ses bras, les paupières fermées par le sommeil. Un vent frais s'engouffre brusquement dans la salle et réveille la jeune femme par un frisson. Elle regarde l'heure sur son ordinateur, grogne quelques mots et se dépêche d'emballer ses affaires dans son sac pour s'en aller. Et malgré l'heure, elle s'arrête dans la salle des pendus pour constater qu'une veste, la même veste, est encore au sol. Elle pose son sac, prend la veste et s'apprête à monter sur le banc pour la raccrocher quand je décide cette fois d'intervenir.

— Vous devriez regarder l'intérieur.

Elle sursaute, manque de tomber mais se rattrape en faisant quelques pas en arrière.

— Vous m’avez fait peur! Je croyais que j’étais la dernière, dit-elle une main sur le cœur.

— C’est sûr qu’à l’heure là, il n’y a plus grand monde, mais il y a toujours quelqu’un pour garder un œil sur ce site historique.

— Je ne savais pas, je suis du Groupe Rodolphe depuis peu, excusez-moi, je ne devrais sûrement plus être là depuis un moment.

— Ne vous inquiétez pas, j’irai pas le répéter. Mais avant de partir, vous devriez regarder à l’intérieur.

— À l’intérieur de quoi ?

Je lui pointe la veste qu’elle a encore entre les mains. Elle me lance un regard interrogatif, mais l’ouvre tout de même avec précaution. Ses yeux tombent sur l’inscription de l’étiquette. Je vois ses prunelles faire le chemin de lecture du nom que je sais inscrit et s’agrandir sous la surprise. Brusquement sa main vient se plaquer contre sa bouche et ses yeux s’humidifient.

— Co-comment... ? réussit-elle à dire.

— J’ai fait le rapprochement. Une jeune femme du nom de Julie Hubert qui s’implique dans la valorisation d’un ensemble minier où avait un jour travaillé un certain Maurice Hubert, il devait y avoir un lien.

— Mais c’est... c’est fou, souffle-t-elle. Cette veste, je la ramasse tous les jours. La coïncidence... Je n’en reviens pas, je...

— Je crois qu’il vous a reconnu aussi.

Ma phrase est accueillie par un grand silence et un froncement de sourcils d’incompréhension. Mais avant même qu’elle puisse ouvrir la bouche les coups de minuit résonnent fortement dans tout le bâtiment. Elle tourne sur elle-même cherchant l’origine du bruit, puis d’un coup s’immobilise comme frappée par un éclair.

Tout autour d’elle, les brumes de la nuit se sont épaissies et ont pris forme et consistance. Les ombres sont devenues hommes et chacun s’empare de son vêtement, met ses chaussures, s’esclaffe avec un collègue, donne des indications. L’effroi se lit sur le visage de Julie qui s’est retrouvée soudainement au centre de la vie fantôme du centre historique de la potasse.

— Mais...

Il n’y a personne qui fait attention à elle, ils sont tous pris dans leur autre vie, ou leur non-vie, qui continue malgré eux. Je m’approche d’elle pour qu’elle puisse m’entendre malgré le bruit ambiant des mineurs.

— Ce genre de sites, qui ont vu des vies défiler, restent souvent le lieu le plus rassurant après la fin quand on n’a pas trouvé... notre échappatoire. Du moins, je suppose que c’est pour cela que ce site reprend vie la nuit, par ses anciens mineurs qui pour la plupart pensent retourner simplement au travail.

— Mais c’est des... des...

— Fantômes? C’est sûrement l’appellation qui leur colle le mieux.

— Mais ça ne vous choque pas, chuchote-t-elle, complètement abasourdie.

— Ça fait longtemps que je suis là. Mais ce n’est pas le plus important.

Je lui fais un petit signe de tête vers la sortie de la pièce, alors que les mineurs spectraux se rendent d’un même mouvement vers leurs tâches imaginaires. Un homme est là, debout, ne se rendant pas au travail, ne suivant pas la foule de travailleurs. Son regard ne lâche pas la jeune femme et pourtant il semble tout penaud, n’osant pas avancer d’un pas. Ce grand timide. Contrairement à celle qui doit être sa petite fille qui, elle, s’approche, les yeux encore plus humides, jusqu’à se retrouver face à lui. J’aurais sûrement dû m’éclipser et leur laisser un moment d’intimité, mais je ne peux pas m’empêcher de vouloir voir cette rencontre.

— Maurice Hubert ?

L’homme dans ses habits de mineur, mais sans veste, tord nerveusement le couvre-chef qu’il tient entre ses mains. Il prend son temps avant de déglutir pour enfin répondre.

— C’est... bien moi.

— Je... Je suis... Julie. La fille d’Alain... ta petite-fille...

À ce moment, une larme s’échappe sur la joue de Julie. Maurice lève la main, et bien que Julie ait un petit mouvement de recul, il finit par l’essuyer avec son pouce.

— Je suis très heureux de te rencontrer Julie. Jamais... je n’aurais cru avoir cette chance. Tu... tu as les mêmes yeux que ton père.

— Je n’arrive pas à le croire, je... c’est impossible, se mit à pleurer Julie, sans plus pouvoir se retenir.

Maurice la prend dans ses bras, défiant les règles de la vie et de la non-vie.

— Ça devrait être impossible, mais c’est bien vrai.

— Mais pourquoi ?

Julie se défait de l'emprise de son grand-père, sans enlever les mains de ses épaules.

— Pourquoi tu n'es pas revenu auprès de Papa ? demanda-t-elle.

— Je n'avais conscience de rien avant que tu arrives. Je ne faisais que travailler, je pensais à ma famille croyant que je la retrouverais le soir en rentrant chez moi. Puis la journée recommençait. Jusqu'à ce que je voie ton passage, que je le ressente. Je savais qui tu étais au plus profond de moi. Et je me suis rappelé... ma fin, une explosion qui nous a soufflés d'un coup, un choc qui nous a sûrement plongés dans une boucle infinie... Je ne pouvais pas sortir d'ici. Alors j'ai cherché à te parler.

Il prend entre ses mains sa veste, sans la retirer de celles de Julie.

— Et finalement tu es restée jusqu'à cette heure. La seule peut-être où on peut espérer avoir ce contact, complètement insensé mais vrai. Mais pourquoi es-tu là, Julie ?

— Papa... Papa est malade... Un cancer, les docteurs disent qu'il ne survivra pas plus de quelques mois... Il passe son temps à l'hôpital... Un jour, il a fini par me dire qu'il ne regrettait qu'une chose, ne pas avoir pris le temps d'en apprendre plus sur toi. Grand-mère ne parlait jamais de toi, elle était si triste. Quand j'ai vu qu'une association faisait perdurer ton lieu de travail, je me suis dit que je pourrais peut-être en savoir plus. J'ai pu lui dire pas mal de choses sur ce lieu, j'ai appris pour l'explosion accidentelle de gaz dans la mine de 1940 qui a fait 25 morts... Mais rien véritablement sur toi... Pourtant j'ai fini par me prendre d'affection pour ce lieu et sa valorisation. Ça me permet de me sentir plus proche de ce grand-père que je ne connaissais pas... que je ne pensais pas aussi proche...

Maurice a maintenant autant de larmes dans ses yeux que dans ceux de sa petite fille.

— Alors si tu le souhaites, j'ai encore un peu de temps pour t'en dire plus...

Petite-fille et grand-père s'installent tous les deux sur un banc, s'attrapant les mains pour maintenir le lien. Je sens que c'est le moment de m'éclipser. De toute façon, je reviendrai.

Au bout d'un peu moins d'une heure, je reviens dans la salle des pendus. Maurice et Julie parlent encore, main dans la main, celles

de Maurice deviennent de moins en moins consistantes. Même si les fantômes ont l'impression de faire une journée de travail, en réalité, dès que sonne les une heure du matin, ils disparaissent, redevenant ombres. Du moins la plupart. Néanmoins, je suis surpris de voir cette lumière dorée remplacer petit à petit la peau de Maurice, c'est la première fois que je vois ça. D'un coup sentant peut-être l'heure approcher, Maurice et sa petite fille s'enlacent avec force, jusqu'à ce que sonne une fois l'horloge de la journée et que Maurice se fonde dans cette lumière dorée.

Julie fond en larmes et je reste comme un bête ne sachant quoi faire. Mais sentant peut-être ma présence, elle relève le regard et me sourit doucement en s'essuyant les joues d'un revers de manche.

— Il a dit qu'il se sentait libéré et qu'il ne reviendrait sûrement pas. Je l'ai aidé à se décrocher de la terre ferme. Ça me rend à la fois si triste et heureuse, c'est étrange... Peut-être que si je fais un peu de recherches, je pourrai inviter les familles de tous ceux qui sont encore ici...

Elle parle maintenant un peu plus pour elle-même qu'à moi. Mais elle finit par se relever et me donner un sourire encore plus franc.

— Je suis très fatiguée et j'ai hâte de pouvoir en parler avec mon père. Vous gardez un beau secret. Mais je suis sûre que l'on peut faire quelque chose ensemble pour toutes ces personnes, n'est-ce pas Monsieur le gardien ?

— Sûrement...

— J'ai un nouvel objectif maintenant, mais pour le moment je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit Mademoiselle Hubert.

Elle me fait un petit signe de tête et s'en va, sûr que je garderai le site pour la nuit. C'est vrai que c'est mon rôle. Et puis si certains doivent encore avoir de la famille pouvant venir les visiter, je ne me rappelle plus la mienne depuis le coup de grisou du 23 juillet 1940. Il est temps de rejoindre mon vieil ami Jean. J'éteins la lumière de la salle des pendus en partant, après tout, les fantômes n'ont pas besoin de lumière pour éclairer la nuit.



COLLECTIVITÉ EUROPÉENNE D'ALSACE

Place du Quartier Blanc
67694 STRASBOURG cedex 9

100 avenue d'Alsace
BP 20351 - 68006 COLMAR cedex

www.alsace.eu

Les sites de la Bibliothèque d'Alsace

Altkirch, 1 rue des Vallons

Betschdorf, 54 rue de la Gare

Colmar, 75 rue Morat

Sarre-Union, 18 rue des Roses

Truchtersheim, 44 rue du Sonnenberg

Villé, route de Bassembourg